

nable Supérieur général, qui l'avait si bien méritée. Le R. P. Deshayes mourait le 28 décembre 1841. On peut dire que Dieu l'avait choisi pour être le vrai restaurateur de la famille de Montfort, que la Révolution avait si cruellement éprouvée.

Les Pères de la Compagnie de Marie, les Filles de la Sagesse, les Frères du Saint-Esprit et de Saint-Gabriel n'oublieront jamais ce qu'ils lui doivent. Leur reconnaissance sera partagée encore par les Sœurs de Saint-Gildas, les Frères de Ploërmel, ceux de Saint-Antoine, et par d'autres Congrégations auxquelles il a rendu les plus grands services. Dieu sait mieux que personne tout le bien qu'il a fait sur la terre, et il peut dignement l'en récompenser au ciel.

LIVRE VII.

DEPUIS L'ÉLECTION DU R. P. DALIN JUSQU'À CELLE DU R. PÈRE
DENIS.

1842-1856

CHAPITRE I^{er}.

ÉLECTION DU R. P. DALIN. — SOINS QU'IL DONNE A LA CONGRÉGATION DE LA SAGESSE. — LA SŒUR SAINT-GILBERT AVEUGLE. — CHANGEMENTS OPÉRÉS DANS LE NOVIAT. — NOUVEAUX ÉTABLISSEMENTS.

Le R. P. Dalin fut élu Supérieur général à la place du R. P. Deshayes, le 14 janvier 1842. Il possédait toutes les qualités propres à gouverner les Congrégations qui lui étaient confiées, et à leur donner un nouvel essor. Plein d'intelligence, de cœur, de santé et d'activité, il pouvait suffire à toutes les exigences de sa charge.

Né aux Herbiers, du diocèse de Luçon, le 3 décembre 1800, il commença ses études sous la direction de M. l'abbé Moreau, vicaire de la paroisse, et il les continua au petit-séminaire de Luçon, où il termina sa rhétorique, en 1818. Après une première année de philosophie, au séminaire

de La Rochelle, il fut envoyé comme professeur à Chavagnes, puis rappelé à La Rochelle, pour y faire sa seconde année de philosophie. Au moment où fut rétabli l'évêché de Luçon, il fut placé comme professeur au petit-séminaire de cette ville. L'année suivante, le petit-séminaire étant transféré aux Sables, il entra en théologie au grand-séminaire de Luçon, où il ne resta qu'une année. En 1823, il fut envoyé au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, où il passa deux ans. Ordonné prêtre, en septembre 1825, il fut placé comme professeur de théologie au grand-séminaire de Luçon. Il y demeura jusqu'en 1830. A cette époque, Mgr Soyer le nomma Supérieur du petit séminaire des Sables.

Le nouveau Supérieur n'eut point de peine à gagner l'estime et l'affection des maîtres et des élèves de cet établissement. Il n'oublia rien pour faire fleurir la piété et les études; et pour attacher les écoliers à leur devoir et à la maison qu'ils habitaient, il sut toujours mêler l'agréable à l'utile. Le nombre des élèves s'accrut d'année en année, et l'on se vit obligé d'établir une pension à la maison de campagne du petit-séminaire, située sur la paroisse d'Olonne; là on recevait les élèves de huitième et de septième. L'ordre le plus parfait et la discipline la plus exacte régnaient dans l'établissement des Sables et dans sa succursale. Jamais on ne vit plus d'élan pour l'étude et plus de zèle pour la vertu. Jamais on ne vit plus d'union et d'affection entre les maîtres et les élèves; c'était toute une famille unie par les liens de la plus pure charité. Aussi, le petit-séminaire des Sables jouissait-il, au loin comme auprès, d'une réputation bien méritée. Celui qui écrit ces lignes se rappellera toujours, avec une douce émotion, les belles années de sa vie qu'il a passées, à cette époque, comme élève et ensuite comme maître

dans cet heureux asile de la science et de la vertu.

C'est le 6 janvier 1837, que le R. P. Dalin commença à faire partie de la Compagnie de Marie; cependant il continua à diriger l'établissement des Sables jusqu'à son élection. En conservant ce poste, il ne laissait pas que de servir utilement les Congrégations de Saint-Laurent; car il disposait un certain nombre de sujets à s'associer, un jour, aux Missionnaires. Il était encore à la tête du petit séminaire, quand, à l'instigation du P. Deshayes, il composa la *Vie du Vénérable de Montfort*. Pendant ce temps, il rendit encore d'autres services à la Congrégation de la Sagesse.

A son arrivée à Saint-Laurent, il trouva les Communautés dans un état beaucoup plus prospère que celui où elles étaient à l'arrivée de son prédécesseur. Les Missionnaires avaient vu leur nombre s'accroître, quoique ce nombre fût encore bien restreint. Ils avaient repris, depuis quelques années, le cours des missions qui avait été interrompu par la Révolution de 1830, et les populations se portaient avec un véritable enthousiasme à ces pieux exercices qu'elles avaient toujours aimés. Les Frères de Saint-Gabriel vivaient de leur vie propre, et s'administraient eux-mêmes: ainsi se trouvaient déchargées d'un poids bien lourd les épaules du successeur du P. Deshayes. La Congrégation de la Sagesse était florissante; elle avait relevé toutes les ruines amoncelées par la Révolution.

Beaucoup de bien avait été fait; mais il en restait encore beaucoup à faire. Le nouveau Supérieur général se mit à l'œuvre. Nous n'avons à parler ici que de ce qui regarde la Congrégation de la Sagesse. Tout d'abord le P. Dalin s'occupa d'organiser les retraites annuelles des Sœurs. Dès l'année 1842, trois ou quatre retraites furent données

dans chaque province : ce qui a toujours eu lieu depuis cette époque. Ces retraites se donnent à Saint-Laurent, Nantes, Angers, la Chartreuse d'Auray, Brest, Guipavas, Montfort-sur-Meu, Dinan, Valognes, Orléans, Saint-Médard de Soissons, Clermont-sur-Oise, Haubourdin, Bruxelles, Toulon, Toulouse, Luz-Saint-Sauveur, Caudillac, Larnay, le Dorat, Jonzac, La Rochelle.

La Congrégation de la Sagesse fut partagée en sept provinces, ayant chacune une Provinciale chargée de visiter les établissements de la province qui lui était assignée, de traiter les affaires pressantes et de correspondre avec les Supérieurs généraux. Plus tard, on forma une huitième province, appelée province du Nord. Les huit provinces qui partagent la Congrégation portent le nom de provinces de Saint-Laurent, de Nantes, de la Chartreuse, de Rennes, d'Orléans, du Nord, de Poitiers et de La Rochelle.

Le nouveau Supérieur général s'occupa activement des classes tenues par les Sœurs. Il excita, par tous les moyens, la bonne volonté des maîtresses, afin qu'elles pussent acquérir elles-mêmes une plus grande instruction, et se rendre ainsi plus capables de remplir convenablement les emplois qui leur étaient confiés, dans les pensionnats, dans les classes payantes et gratuites, dans les écoles communales et libres, dans les écoles normales et dans les salles d'asile de l'enfance. On sait qu'à cette époque le Gouvernement n'était pas favorable aux Congrégations religieuses enseignantes ; que l'Université prétendait avoir partout le monopole de l'instruction, et que l'épiscopat français était obligé de lutter, chaque jour, contre les ennemis de la vraie liberté d'enseignement. Dans de pareilles circonstances, il était nécessaire que

les Congrégations enseignantes se montrassent à la hauteur de leur mission.

Le P. Dalin composa pour les Filles de la Sagesse différents petits ouvrages : *Grammaire française — Exercices sur la Grammaire — Livres de lecture avec une méthode de lecture — Tableaux de lecture pour les commençants — Cartes de France et d'Europe avec indicateur pour les maîtresses — Méthode pour l'enseignement de la géographie, à l'usage des maîtresses, et Dialogues sur le même sujet, à l'usage des élèves — Histoire, etc... etc...* Il aimait à visiter lui-même les classes, pour encourager les élèves, juger de leurs progrès, et s'assurer que ses prescriptions étaient exactement observées. Il ne cessait, dans ses entretiens et dans ses lettres, de rappeler aux Sœurs classières l'importance de leurs emplois. Dans une de ses circulaires adressées à toutes les Filles de la Sagesse, il disait, entre autres choses : « Quant à celles d'entre vous qui sont employées à l'instruction, que de recommandations n'aurions-nous pas à leur faire, et de quel dévouement n'ont-elles pas besoin ? Elles ne doivent rien négliger pour que leurs élèves fassent, sous tous les rapports, honneur à la religion. Qu'elles étudient elles-mêmes, pour se rendre vraiment capables ; qu'elles agissent de concert avec celle qui, dans chaque maison, doit avoir la direction générale des classes ; qu'elles donnent à leurs élèves les soins les plus réguliers, les plus constants ; et, tout en enseignant de leur mieux les différentes choses dont elles sont chargées, qu'elles ne perdent pas de vue cette règle qui convient surtout aux Filles de la Sagesse : *« Moins et bien vaut mieux que plus et mal. »* »

Les enseignements du Supérieur général furent écoutés ; ses méthodes furent mises en pratique, et l'on put constater, dans les classes tenues par les Sœurs, une amé-

lioration considérable qui n'a fait que s'accroître depuis cette époque.

Le P. Dalin rédigea encore de nouvelles Constitutions propres à entretenir chez les Sœurs l'esprit de leur saint Fondateur, et à les diriger sûrement dans tous les points de la Règle qu'il leur avait laissée.

Le côté matériel de la Communauté n'était pas négligé. Le nombre des novices croissait toujours. A la fin de 1844, elles étaient 143 au noviciat ; plus tard, et pendant plusieurs années, elles étaient près de 200, en comprenant dans ce nombre les postulantes, c'est-à-dire les jeunes personnes arrivées récemment du monde, et qui n'avaient pas encore pris l'habit religieux. Il fallait des bâtiments plus vastes ; on y travailla avec une grande activité. On construisit un réfectoire uniquement pour les novices, lequel a disparu depuis, ainsi qu'un dortoir qui était au-dessus. Le bâtiment du noviciat fut presque entièrement refait, et on y plaça les bureaux, les appartements des Supérieurs, le Secrétariat. On y établit aussi un dortoir. Tout cela a subi, depuis ce temps, une complète transformation.

Pendant qu'on travaillait à ces constructions, les novices allèrent habiter la maison de Saint-Michel. C'est pendant le séjour des novices dans cette maison qu'on éleva la petite chapelle de la Sainte Vierge qui se trouve au milieu du bois. Elle fut bénite par Mgr Soyer, évêque de Luçon, au mois d'août 1844. Peu après, on érigea le petit pavillon sous lequel est placée la statue de saint Joseph.

A cette époque, mourut à Saint-Laurent une jeune Sœur qui fut vivement regrettée de tous ceux qui l'avaient connue. Elle s'appelait dans le monde Elisa-Marguerite-Aloysia Douillard, et reçut en religion le nom de Saint-Gilbert. Née à Saint-Paterne de Vannes, en 1817,

elle fut placée, dès l'âge de 3 ans, au pensionnat des Filles de la Sagesse, à la Chartreuse d'Auray. Elle entra au noviciat, le 9 juin 1836, et fit profession le 25 février 1838. Placée comme maîtresse au pensionnat de Châtelerault, elle y montra pour le dessin, la musique et la poésie, plutôt un certain goût naturel qu'une habileté véritable. En général, sa constitution morale et physique s'accommodait des amusements de l'esprit et des doigts mieux que des travaux sérieux et matériels. Le cœur et l'imagination, la taille et la figure, tout en elle tenait de l'enfant. Folâtrant, pour ainsi dire, avec la vie, dont elle effeuillait les roses, sans se préoccuper de l'avenir, elle était loin de s'attendre à l'accident qui la frappa dans le mois d'octobre 1840.

A peine si, depuis quelque temps, des douleurs assez vives l'avaient un peu prévenue, lorsque, un matin, à son lever, elle se trouva entièrement aveugle. L'art employa toutes ses ressources, mais sans aucun résultat ; le nerf optique était paralysé complètement, et rien ne put lui rendre la vie.

Dans son état de cécité, cette Sœur montrait une délicatesse d'ouïe et de tact qui, sans dépasser ce que l'on a vu en d'autres aveugles, ne laissait pas que d'être fort remarquable. Elle brodait par exemple et confectionnait les fleurs les plus petites avec une grande régularité ; mais ce que l'on a besoin d'expliquer et d'attester, c'est son talent pour le dessin et la peinture, si tant est que talent soit ici le mot convenable.

Dès les premiers jours, elle avait eu l'idée, pour charmer sa ténébreuse solitude, d'essayer au crayon des profils d'oiseaux ou de fleurs très-faciles, puis de les dessiner entièrement au simple trait. Le succès merveilleux de ses premiers travaux l'enhardit ; elle entreprit de nuan-

cer les objets au moyen des ombres ; de progrès en progrès elle en vint jusqu'à représenter, avec une précision tout à fait surprenante, des fleurs, des couronnes, des corbeilles entières, où rien n'était ni oublié ni confondu. Elle faisait beaucoup mieux qu'avant d'être aveugle.

Mais on conçoit combien dut s'accroître l'admiration, quand on la vit, laissant la mine de plomb pour les couleurs, faire des peintures d'une délicatesse sans pareille et d'une perfection véritablement étonnante. L'artiste le plus habile n'aurait pas fait mieux, en y voyant clair. On ne pouvait en croire ses yeux. Des centaines de personnes l'ont vu travailler, et nous sommes de ce nombre. Point de moyen qu'on n'ait pris, point de système auquel on n'ait eu recours, pour expliquer ce phénomène qui est toujours demeuré naturellement inexplicable. Il faut dire encore que tout moment, tout lieu, tout instrument, tout sujet lui était indifférent. Elle n'avait point besoin de préparation intellectuelle ou morale, et rien, durant son travail, n'indiquait en elle la moindre surexcitation. Elle dessinait tranquillement ce qu'on lui demandait, une fleur quelconque, une rose, un lis, une pensée, un bouquet de myosotis, une guirlande de fleurs variées, un oiseau ou quelque autre chose, en prenant part à la conversation, autant que pouvait le lui permettre l'attention dont elle avait besoin pour son ouvrage.

Quant à sa manière d'opérer, le tact ne lui servait et ne pouvait lui servir de rien pour des objets si minimes, et avec des couleurs que le moindre attouchement enlève, même au bout de quelques heures. Elle ne faisait aucun dessin préparatoire, pas seulement une ligne, un point, et ne corrigeait et n'effaçait jamais. Tout de suite elle commençait sa peinture, changeant cent fois de pinceaux et de couleurs, et arrivait, en aussi peu de temps qu'en

eût mis un artiste ordinaire, à compléter un travail qui souvent exigeait une grande régularité dans les lignes et un fini microscopique dans les détails.

Le Pape Grégoire XVI, recevant des peintures de la Sœur aveugle, avait peine à admettre l'assurance répétée du Supérieur général de la Sagesse qui les lui offrait. « Il faudrait, disait-il en souriant, plus que la foi de saint Pierre pour croire pareille chose. »

Le travail le plus merveilleux de la Sœur Saint-Gilbert est un Mois de Marie tout en fleurs peintes. Chaque jour du mois, elle peignait une fleur avec une délicatesse inouïe, en y ajoutant une page de texte, soit en prose, soit en vers. L'artiste et le littérateur trouveraient là un sujet d'admiration, et la personne pieuse y trouverait aussi un sujet d'édification ; car ces pages, étincelantes d'imagination et d'un style gracieux, sont toutes parfumées de piété et de dévotion à Marie. Ce travail vraiment prodigieux a été fait en 1844. Un autre Mois de Marie, dont chaque fleur était dessinée au crayon, avait été exécuté en 1842. On ne comprend pas comment cette Sœur ait pu dessiner, avec une telle perfection, un si grand nombre de fleurs qu'elle ne pouvait plus avoir sous les yeux.

La Sœur Saint-Gilbert se distinguait par une tendre dévotion à l'auguste Mère de Dieu, qu'elle avait prise aussi pour sa Mère, dès sa plus tendre enfance. Elle parlait de la Sainte Vierge et à la Sainte Vierge comme une enfant, mais comme une enfant instruite et élevée dans la compagnie des Anges. Elle soupirait ardemment après l'instant heureux où elle verrait au ciel Jésus, son chaste Epoux, et Marie, sa bonne Mère. C'est le 2 novembre 1844 que cette âme si pure brisa les liens qui l'attachaient à la terre, et prit son vol vers la patrie.

La mort venait de temps en temps ouvrir la porte du ciel à quelques-unes des Filles de la Sagesse, et la Providence ne cessait de prendre dans le monde quelques autres fleurs précieuses, pour les transplanter dans le jardin de l'Époux. C'est en 1843 que les novices commencèrent leur noviciat, en prenant le saint habit de la Sagesse. Avant cette époque, elles n'étaient distinguées des postulantes que par le chapelet, qu'elles portaient suspendu à leur côté. Les novices se multipliant de plus en plus, les Supérieurs songèrent à opérer, en 1846, une autre réforme importante. Jusque-là les postulantes avaient été réunies aux novices : ce qui donnait lieu à plusieurs inconvénients, surtout depuis que les postulantes devenaient beaucoup plus nombreuses. Les jeunes personnes nouvellement sorties de leurs familles avaient besoin de soins particuliers ; il fallait leur donner des instructions spéciales, pour les former tout à la fois à la science et à la piété. En les dirigeant séparément, il était plus facile de les bien connaître, et on pouvait ainsi leur faire plus de bien. Le postulat fut donc organisé, et devint, comme il l'est encore aujourd'hui, le vestibule du noviciat. Les postulantes, après avoir été suffisamment éprouvées et préparées, pendant quelques semaines ou quelques mois, devaient entrer au noviciat, pour une année au moins, en prenant le saint habit des Filles de la Sagesse, sans la cape, et avec le chapelet blanc.

Plus les Religieuses se multipliaient, plus on était en mesure de fonder de nouvelles maisons. Dans l'année 1846, on prit 8 nouveaux établissements, dont un en Belgique, à Tournay. C'est la première fois que les Filles de la Sagesse quittèrent le sol de la France, pour aller s'établir sur une terre étrangère. Il est vrai que déjà elles avaient été appelées à Anvers par l'empereur Napoléon

I^{er} ; mais alors cette ville était au pouvoir des Français. Depuis 1846, elles ont pris plusieurs établissements à Bruxelles et dans quelques autres villes de la Belgique, où elles ont réussi, aussi bien qu'en France, à s'attirer l'estime de tout le monde.

Au moment où des Filles de la Sagesse quittaient Saint-Laurent, pour aller s'établir vers le Nord, au-delà des frontières françaises, il en était d'autres qui se dirigeaient vers le Midi, pour fonder une maison à Luz-Saint-Sauveur, au centre des plus hautes Pyrénées, non loin de la frontière d'Espagne. Depuis cette époque, elles se sont établies à Baréges, à Betpoeys et à Saint-Savin, dans le diocèse de Tarbes.

Luz, chef-lieu de canton, peuplé d'environ 1650 habitants, se trouve situé à 739 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans une vallée charmante. Ses rues étroites et cailloutées sont traversées d'eaux courantes ; ses maisons grises se serrent pour avoir un peu d'ombre. Le petit bassin triangulaire, où se sont groupés les maisons de Luz et les villages qui l'entourent, est plein de grâce et de fraîcheur. On voit, dans le fond, des prairies verdoyantes toutes coupées par une foule de petits ruisseaux limpides et gazouillants ; sur les collines, des pâturages couverts de troupeaux ; tout autour, des crêtes et des sommets qui montent jusque dans les nues.

A 1400 mètres de la petite ville de Luz se trouve le délicieux hameau de Saint-Sauveur, avec son établissement de bains. Ce n'est qu'une longue rue en pente régulière et propre. Les maisons alignent sans monotonie leurs croisées encadrées de marbre. A droite, elles s'endossent contre les rochers à pic, d'où l'eau suinte ; à gauche, elles regardent sur le Gave qui bouillonne, à 50 mètres de pro-

fondeur. Deux colonnes qui s'élèvent à quelque distance l'une de l'autre, rappellent le séjour, à Saint-Sauveur, de la duchesse d'Angoulême et de la duchesse de Berry. Napoléon III y a séjourné aussi avec l'impératrice Eugénie. C'est lui qui a fait construire le pont incomparable que l'on admire. Ce pont grandiose jeté sur le Gave et reposant majestueusement sur des rochers énormes, qui lui servent de culées impérissables, est une merveille des Pyrénées. Il a 67 mètres de longueur; l'ouverture de l'arche est de 47 mètres, et la clef est à 63 mètres au-dessus du torrent. On y a prodigué le marbre. Tout ce qui porte l'empreinte du ciseau de l'artiste est en marbre.

Autour de Luz et de Saint-Sauveur, on trouve des promenades délicieuses et des points de vue superbes. Quand on passe quelques jours dans ces lieux, on ne saurait manquer d'aller visiter le Cirque et la cascade de Gavarnie. Ce n'est pas seulement une merveille des Pyrénées, mais certainement une des plus grandes merveilles du monde. Mylord Butte, célèbre touriste anglais, voyant Gavarnie pour la première fois, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! la grande et belle chose ! Si j'étais encore au fond de l'Inde, et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je partirais sur-le-champ pour l'admirer et en jouir. »

La route qui conduit de Luz à Baréges passe au pied du coteau sur lequel est situé le bourg de Betpoey, où les Sœurs de la Sagesse font la classe aux petites filles de la paroisse. Ce bourg, placé à 982 mètres de hauteur, au milieu des cultures et des prairies, couronne de ses petites maisonnettes le dernier mamelon du *Casaou d'Estibe*. En face de Betpoey, de l'autre côté de la route et du Gave, se trouve le triste village de *Sers*, perché sur

des roches croulantes, à 1130 mètres. La butte qui le domine du côté de l'Est porte encore les ruines d'un ermitage que saint Justin, premier évêque de Tarbes, habitait au commencement du v^e siècle.

Après avoir dépassé Betpoey, on se trouve au milieu d'une affreuse gorge de rochers. Le flanc de la montagne est crevassé et hérissé d'éboulements blanchâtres. La route est triste jusqu'à Baréges. Ce village, qui dépend de la commune de Betpoey, est une longue rue bâtie sur la rive gauche du *Bastan*. Il est situé à 1232 mètres d'altitude : aussi les hivers y sont-ils extrêmement rigoureux. Le sol est souvent enseveli sous cinq ou six mètres de neige, et les avalanches y sont terribles. A l'approche de l'hiver, tous les habitants émigrent, excepté sept ou huit montagnards, chargés de veiller aux maisons et aux meubles, et quelques familles qui ne pourraient pas aisément trouver un logement ailleurs. On démonte les baraques de planches, que l'on avait installées le long de la rue, au commencement de la saison des bains. Des madriers épais sont placés devant les portes et les fenêtres des maisons, et l'on couvre avec soin les cheminées, pour empêcher la neige de s'y précipiter. Les Sœurs de la Sagesse, qui desservent l'hôpital civil, ferment leur maison, à l'époque de la Toussaint, pour se retirer à Betpoey ou à Saint-Savin, et reviennent, au mois de mai, attendre leurs nombreux malades.

Baréges a l'aspect le plus triste qu'on puisse imaginer ; mais il possède les eaux les plus énergiques et les plus excitantes des Pyrénées. Aussi on ne voit là que de vrais malades. Ceux qui en ont le temps et la force peuvent cependant faire quelques promenades assez agréables non loin de l'établissement des bains. On peut aisément faire une ascension au *pic du Midi de Bigorre* ; de

Baréges il faut trois ou quatre heures pour arriver au sommet ; on peut faire presque tout le trajet à cheval.

Le pic du Midi s'élève à une hauteur de 2877 mètres. De là on découvre un des plus vastes et des plus beaux panoramas de la chaîne des Pyrénées. C'est comme un observatoire immense placé en avant de la chaîne des monts qui limitent la France et l'Espagne.

Nous avons dit que les Filles de la Sagesse s'étaient établies à Saint-Savin, bourg peu éloigné d'Argelès. Installées dans l'ancienne abbaye, où elles remplacent les enfants de saint Benoît, elles font la classe aux petites filles de la paroisse. Des hauteurs de Saint-Savin on jouit d'une vue véritablement admirable sur toute la vallée d'Argelès, l'une des plus belles des Pyrénées, et sur les montagnes qui la dominent. Les regards se portent avec délices sur le Gave qui traverse sans bruit la vallée, sur les champs, les prairies, les bois, les villages à moitié cachés dans les arbres, ou couronnant les mamelons, dont les riches pâturages sont tout remplis de troupeaux.

Pour arriver à leurs établissements de Saint-Savin, de Luz, de Betpoey et de Baréges, les Filles de la Sagesse sont obligées de passer à Lourdes. Quelle douce obligation que celle-là ! Quel bonheur pour un enfant de Montfort d'aller prier à la grotte que l'auguste Mère de Dieu a sanctifiée par sa présence, où elle appelle de toutes parts des milliers de pieux pèlerins, auxquels elle manifeste sa puissance et sa bonté par les plus nombreux et les plus éclatants miracles ! Pour nous, jamais nous n'oublierons les heures toujours trop courtes que nous avons passées plusieurs fois dans la grotte vénérée et dans le

magnifique sanctuaire élevé à la gloire de la Vierge Immaculée ; jamais nous n'oublierons le pieux et touchant entretien que nous avons eu avec Bernadette elle-même, quand elle nous racontait toutes les circonstances de l'apparition.